



Souvenirs d'Algérie

LES « PARDALES » DE BAB EL OUED

Les oiseaux de Bab el Oued
de André TRIVES

Les meules du temps laissent penser que les souvenirs du passé ne reviendront plus à la surface. C'est sans compter sur les capteurs sensoriels en éveil permanent capables d'exhumer les bons et les mauvais moments de son enfance. L'émotion ressentie à nouveau pour le charme d'un objet ou d'un son qui a marqué l'enfance agit comme un révélateur photo et le passé revient en grâce dans son esprit. J'ai toujours été saisi d'enthousiasme en flânant le long d'un port, ou en écoutant le chant d'un oiseau. Ces instants jubilatoires ont le don de me sortir du présent pour me faire rêver. La beauté de la mer et le sifflet mélodieux d'un oiseau ravivent en moi des mots disparus de mon langage depuis plus de soixante ans.

Je longeais le port de ma ville d'exil, le vent d'ouest claquait les haubans des bateaux amarrés en batterie. Comme à l'accoutumée je m'apprêtais à vivre un moment de sérénité en respirant le parfum iodé de la mer...instant délicieux qui me faisait vagabonder dans la ville de mon enfance, Alger, où le bleu de la mer et le bleu du ciel se confondaient. Miracle de la providence, soudain, passant à proximité d'un buisson de bougainvilliers, j'entendis le chant d'un oiseau résister au brouhaha de la ville. Mon attention m'extirpa de la balade, je n'étais plus dans mes baskets, je n'étais plus au présent, j'étais à nouveau là-bas, dans mon Bab-el-Oued, à une époque d'insouciance et d'exaltation comme seuls les enfants savent cultiver.

À Bab-el-Oued, quartier populaire d'Alger, mes aïeux originaires de la région de Valence en Espagne s'exprimaient dans un patois de la région de Valence : le valencien. Ces ibères quittaient leur pays pour fuir la misère avec un baluchon pour seul bagage. Vivant dans des conditions misérables, ils s'installaient dans le quartier de la « bassetta » où se trouvait un bassin servant à abreuver les chevaux chargés du transport des blocs de pierre bleue destinés à la construction de la ville d'Alger. La carrière (la cantéra) et les fours à chaux offraient à la communauté des métiers dangereux et de crève-la-faim.

Le sifflement mélodieux fit jaillir de ma mémoire un nom sorti de la langue de mes aïeux ; l'auteur de la mélodie saccadée me transportait en enfance ; il n'était plus un « oiseau », mais un « pardale ». Le travail de mémoire commençait, les douleurs se faisaient de plus en plus pressantes, l'accouchement du passé se déroulait bien malgré moi entre les bruits métalliques du port et le chant envoûtant du « pardale ». Et les mots oubliés revenaient à mon esprit avec une facilité déconcertante. J'eus le sentiment que mes grands-parents s'étaient joints à moi pour me souffler les mots. Je n'étais plus André, mais « Andressito ». Je revoyais leurs visages souriants, plein de gentillesse, de simplicité et d'humanité. Sans effort, les traductions sortaient en cascade : « pardalettes » (petits oiseaux), « pobrette » (le pauvre), « tiquette » (petit), « qué vols ? » (que veux-tu ?), « bona nit » (bonne nuit), « la lumia sa paga » (la lumière est éteinte), « no ténies de conichimint » (tu manques d'intelligence), « esta gitate » (il est couché), « gordo » (gros), « vena qui » (vient ici). Ces mots sans importance faisaient le quotidien de mon enfance.

Je ne peux oublier l'altruisme de ces petites gens qui n'avaient jamais été à l'école et dont le souci principal était de donner du plaisir autour d'eux. Comment ?

Ces ibériques étaient des naturalistes qui s'ignoraient. Ils apportèrent à Bab-el-Oued une coutume espagnole qui traduisait leur sensibilité et leur générosité. Tous avaient à cœur de donner du bien-être aux voisins et aux passants : à toutes les fenêtres, sur tous les balcons, on trouvait une cage ou une volière avec des oiseaux entretenus amoureusement pour leur chant. C'était une manière de donner autour de soi de la gaieté ; les petites gens du quartier en avaient bien besoin.

Après une journée à exercer des métiers éprouvants, à extraire de la carrière Jaubert des blocs de pierre bleue de plusieurs tonnes à la dynamite ou à la barre à mine, à tailler à genoux la forme des pavés, à vivre dans la chaleur étouffante des fours à chaux, à respirer journallement des poussières et des vapeurs toxiques, ces nouveaux esclaves, victimes de la productivité et de la rentabilité, se reconnaissaient par les mains meurtries de crevasses, le visage brûlé par le soleil, un mouchoir à quatre nœuds sur la tête pour se protéger des rayons torrides. Au retour le soir dans leur appartement exigü, le regard brisé de fatigue, ils retrouvaient un peu d'humanité en accordant les soins quotidiens aux couples de canaris, de serins ou de chardonnerets.

Les « pardales », faisaient partie de la famille...les soins donnés chaque jour ne pouvaient attendre.

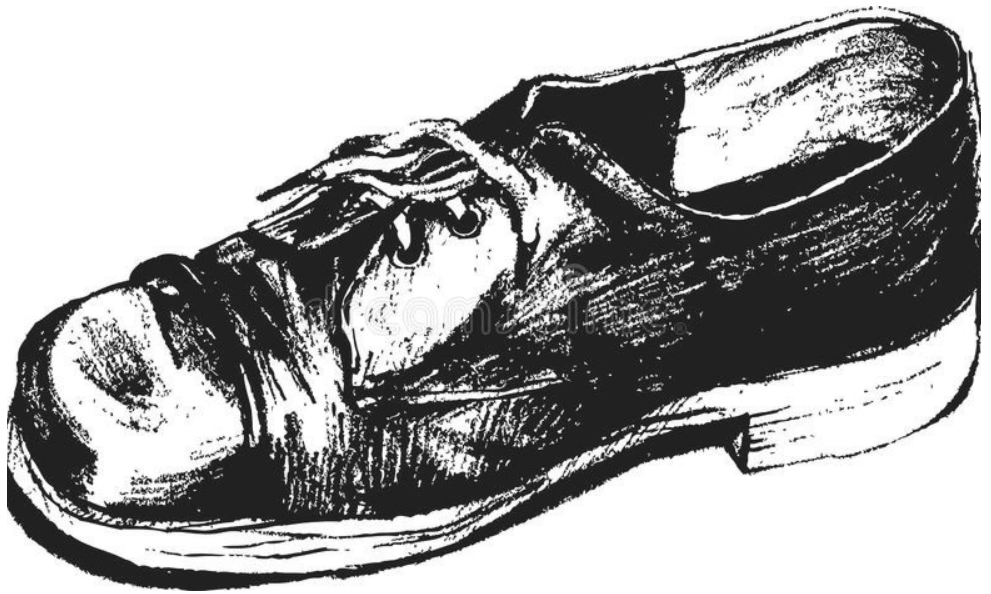
Avant de penser à eux, ces hommes de cœur se souciaient de nettoyer la sole de zinc couverte de fientes, changeaient l'eau de l'abreuvoir, fixaient aux barreaux un os de sépia pour l'affûtage du

bec, préparaient le nid pour les prochaines naissances, complétaient la mangeoire de millet, passaient énergiquement un clou rouillé sous le cou de l'animal pour soigner un goitre, organisaient les accouplements en cherchant dans le voisinage une femelle reconnue pour ses qualités de chant. Chaque soir, au retour du travail, c'était un beau moment d'humanité qui s'échangeait entre l'homme en liberté dans une vie totalement confisquée par la dureté du travail, et le « pardale » enfermé dans sa cage, sifflant à tue-tête sa joie de vivre tous les matins. Pour ces ornithologues passionnés de père en fils, c'était une façon de mettre la campagne à sa fenêtre. Les gens s'arrêtaient un instant pour admirer le chant d'allégresse colporté de fenêtres en balcons.

Un épisode douloureux me revient à l'esprit : Le souvenir joyeux des « pardales » de mon enfance m'évoque le drame survenu dans la nuit du 8 au 9 septembre 1954, à 1 h 07 du matin ; tout Bab el Oued fut réveillé en sursaut par le tintamarre des « pardales » pris de panique dans leur cage. Affolés, ils cherchaient à s'envoler de leur prison et heurtaient les barreaux avec violence. À cet instant, personne ne comprenait la raison de cette frayeur qui s'emparait subitement de nos petits volatiles. Une à deux minutes plus tard, les immeubles vacillaient dans tous les sens et les habitants assis sur leur lit vivaient la peur de leur vie : les objets dansaient et tombaient à terre, les portes des armoires s'ouvraient et déversaient leur contenu. Des cris et des pleurs accompagnaient un bruit sourd semblant venir d'outre-tombe. Nous vivions le tremblement de terre d'Orléansville, la ville fut détruite à 90 %. En douze secondes, le séisme d'une magnitude de 7 sur l'échelle de Richter dévasta la région du Chélif. On dénombra 1 500 morts, 14.000 blessés et 300.000 sinistrés. Un élan de solidarité sans précédent se mit en place pour venir en aide aux populations sinistrées. Les « pardales » avaient pressenti, bien avant les humains, la catastrophe qui survenait à 250 km d'Alger.

Aujourd'hui, dans le calme et l'insouciance revenus, plus de cage à nos fenêtres, plus de chorale d'oiseaux sur nos balcons, l'allégresse ne se colporte plus de maison en maison...la liesse a déserté nos cœurs. Il me revient une ritournelle humoristique que nos aïeux entonnaient en valencien à la fin des repas : « La ouela fa roz sin séba, el ouelo di que no vol, la ouela salsa li péga, el ouelo li tranca le pérol ». (La traduction grivoise ne peut être livrée aux enfants.)

Le chant des oiseaux s'est tu avec le vent qui s'énervait dans la rade. La régularité du clapotis des vagues sur la coque des bateaux me rappelait que le temps s'écoule implacablement... En m'éloignant du quai et en retrouvant l'agitation bruyante de ma ville d'exil, les « pardales » de Bab-el-Oued ont disparu de nouveau pour s'en retourner dans les abysses de ma mémoire.



Souvenirs d'Algérie

LORSQUE JE N'AURAI PLUS PEUR DU NOIR

de Hélène BERNARD

- Hélène, cours !!! Cours !!!
- Maman !!! J'ai perdu ma chaussure...
- Hélène !!! Vite !!! Cours !!!

31 août 2022... Hélène, tu as jusqu'au 31 août pour écrire ton histoire.

- Maman !!! Tu me fais mal !!!

Il y a de la fumée partout ou de la poussière et tous ces gens qui hurlent...Réfléchis Hélène, est-ce que ça a de l'intérêt de raconter ça 60 ans après ?

- Maman... J'ai mal au pied.
- Ce n'est rien ma chérie... Cours... C'est fini... Sors, sors vite...

Dehors des débris de verre jonchent le sol, du sang, des blessés, des morceaux de bois, de fer, des cris...

J'ai 7 ans et le magasin dans lequel j'étais avec ma maman a été plastiqué. Je devrais être habituée.

À Valmy où je résidais plusieurs immeubles ont été plastiqués dont celui d'à côté. Je jouais aux cartes, sur le lit, dans ma chambre, le souffle à lancé les cartes en l'air. Mes tympans n'ont pas supporté. Quelques jours de surdité ...

À Oran, idem, alors que nous fêtons l'anniversaire d'un cousin à maman, la maison d'à côté a explosé.

- Maman, j'ai tellement peur de l'orage
- Hélène, tu es grande maintenant. Tu ne risques rien, ma chérie, c'est normal ce bruit.

Non, le bruit du tonnerre ne sera jamais quelque chose de «normal» lorsque tu as vécu la guerre d'Algérie. J'ai bien écrit la guerre et non les «Évènements» parce que quand il y a des militaires et des civils qui meurent, ce n'est pas des « évènements », c'est une guerre.

- Maman, on ne peut pas y aller le jour chez les gens. Je n'aime pas prendre la voiture la nuit...

- Mais, ma chérie, on ne risque rien. Ce n'est pas très loin. Tu ne risques rien.

Tu ne risques rien... Moi, j'ai vécu les convois de voiture pour aller d'un endroit à l'autre. J'ai vécu les moments où mon père nous demandait de nous coucher lorsque nous croisions un véhicule « suspect ». Un jour, nous avons échappé à un mitraillage en règle de la voiture.

Non, je n'aimais pas être dans une voiture la nuit.

Je n'aime pas la nuit. C'était la nuit que tout arrivait. Les plastics, les assassinats, le feu, le bruit, les coups de feu...

- Hélène, attends-nous... Donne-moi la main... Arrête de sauter... Attends-nous...

BANG-BANG

- Hélène !!!

-

Il était là, allongé le long du trottoir... Je n'ai pas vu de sang... J'ai vu le geste de celui qui avait tiré. Il a poussé la tête dans le ruisseau, le long du trottoir et il est parti. Personne n'a réagi, personne n'a bougé. J'ai regardé cet homme qui venait d'être assassiné. Pour moi, il était tombé et il dormait.

- Hélène, pourquoi as-tu si peur des pétards... Tu ne risques rien...

- Oui, je sais que je ne risque rien... C'est plus fort que moi...

Le feu...

- Vite... Il faut que vous partiez... Vite vous ne devez pas rester ici...

- Maman, pourquoi la maison de mémé brûle ???

- Hélène... monte... vite...

J'ai quitté mon pays, j'ai quitté ma maison...

Puis j'ai pris l'avion. Mes parents ont vu un avion partir mais ce n'était pas le mien. Moi, j'étais enfermée dans l'aéroport de la Senia. Nous avons attendu deux jours, je crois, avant de rejoindre la France. Une gentille hôtesse de l'air m'a dit :

- Tu n'as pas peur, n'est-ce pas ? Tu ne risques rien...

Non, je ne risquais rien... On me l'a tellement dit...



Souvenirs d'Algérie

JE QUITTE ALGER ET ALGÉRIE

de Jean-Marie MIRAN

Mi-Août 1962, la date précise de ce terrible mois d'exode a disparu de ma mémoire mais je savais que, dans moins de 15 jours, j'aurai quitté définitivement Alger et ce pays qui m'a vu naître, comme il a vu naître mes chers parents et deux de mes grands-parents.

Ce matin le camion chargé de sa caisse en bois blanc arrive devant chez moi dans la petite rue des Ecoles située sur les hauteurs d'Alger. Une effervescence se crée autour du véhicule car nos voisins comprennent subitement que nous allons quitter l'Algérie. Certains viennent nous saluer et nous réconforter chaleureusement ; d'autres paraissent plus intéressés par notre maison et ce qu'elle contient mais le nouvel occupant, choisi et accepté par mes parents, est présent.

En quelques mots il calme tous les « excités » qui pendant de nombreuses années nous côtoyaient, avec les enfants desquels nous jouions, moi-même, mon frère Claude, mon cousin Gérard et avec qui nous fréquentions la même école dans la même rue.

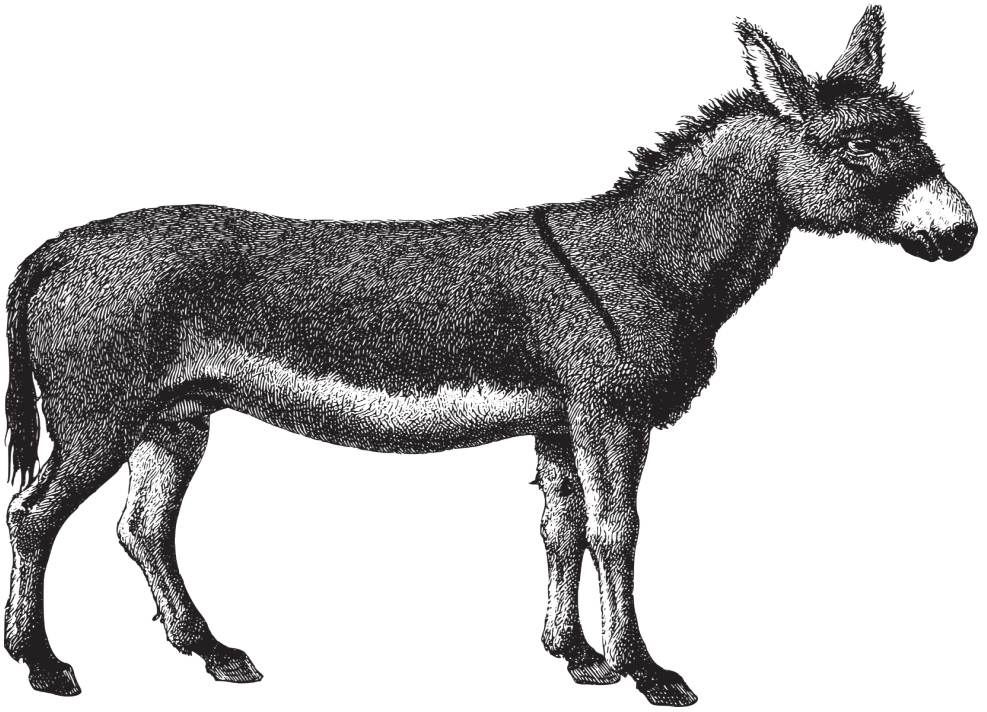
Vers midi le chargement étant terminé nous avons quitté la rue des Ecoles pour retrouver un oncle qui demeurait avec sa famille dans le centre d'Alger et c'est chez eux que nous avons passé notre dernière nuit en Algérie.

Le lendemain, jour du départ, nous nous sommes retrouvés sur le port au milieu d'une foule de voyageurs (femmes, hommes, enfants jeunes ou âgés) et d'un capharnaüm de valises, malles et sacs qui attendaient leur embarquement. C'est le Ville de Marseille qui nous emmenait pour la dernière traversée.

Un mètre, deux mètres, dix mètres, les amarres lâchées et le silence troublé par le coup de sirène du paquebot nous éloignaient de cette Terre.

Lentement le Ville de Marseille est sorti du port, sa proue tournée vers l'Est c'est-à-dire Fort de l'Eau et Alger Plage où nous avons passé tant de journées sur les plages. Puis un virage à 180° nous donna l'occasion de voir une dernière fois, comme à la parade Alger, son front de mer, sa

Casbah et ses faubourgs Saint Eugène, la Pointe Pescade, la Corniche...
J'avais 13 ans et mon frère en avait 11.
C'était fini, une page de notre existence se tournait...



Souvenirs d'Algérie

UNE JOURNÉE PARTICULIÈRE AU BORD DE LA MER

de Michel GALANO

- Michel ! Lève-toi c'est l'heure »

La journée précédente, maman, l'avait consacrée à cuisiner : omelette de pommes de terre, salade juive et frita à la morue, quant au dessert : pastèque, mantécaos, et rollicos au vin blanc, clôturaient la liste des mets. Et ce matin, dans la cuisine, elle s'affairait à répartir dans ses paniers, tous les plats qu'elle avait préparés, sans oublier les couverts, le sel, le poivre, le vin, l'eau, l'anisette et une couverture de couleur indéterminée, qui devait servir de tapis de sol.

Nous étions le 15 août et nous nous apprêtions à célébrer comme tous les ans, la fête de l'assomption en pique-niquant en famille au bord de la mer. Loin d'être une dévote, maman, vouait une adoration, inébranlable à cette mère qui avait tant souffert en assistant, au calvaire de son fils et à sa crucifixion.

- Quoi de plus terrible, disait-elle pour une mère, que perdre un enfant.

La souffrance de la vierge. C'était sa propre douleur qu'elle ravivait, celle du décès de son aînée, survenu bien avant ma naissance. Malédiction, que maman attribuait plus au prénom qu'elle partageait avec la sainte, source de ses malheurs, qu'à la fatalité.

- N'appelle jamais ta fille Marie, me disait-elle, elles sont trop malheureuses ... et les allusions profanatrices, irrégieuses de papa, un mécréant notoire ne pouvait ébranler sa foi.

Quand tout le monde fut prêt, maman inspecta une dernière fois l'appartement avant de fermer la porte à clef, qu'elle rangea dans une des poches de sa blouse. Dans la plus grande discrétion, nous descendîmes les deux étages en silence. Dans la rue, une brise légère et fraîche, nous accueillit, elle contrastait avec la chaleur étouffante emmagasinée tout au long de la journée, dans notre logement.

La place Nemours était déserte et l'éclairage urbain donnait

à l'ensemble un aspect inhabituel. Absorbé par la scène, je fus tiré de ma contemplation par des voix. Intrigué, mon regard se porta dans leur direction et j'aperçus un groupe de marins éméchés. Occupant la largeur de la rue, ils rentraient, en brailant, des chansons grivoises. Notre immeuble se trouvant sur le parcours des permissionnaires, tous les soirs nous avions droit à la même sérénade, lorsqu'ils regagnaient leur casernement qui se trouvait à la Défense Mobile. Curiosité oblige, je m'attardais quelques instants lorsque je réalisai que j'étais seul. Effrayé, face à cette horde avinée, je détaiais. La rue d'Orléans ainsi que la rue Zucconi me parurent interminables. Cette dernière descendait en pente douce, avant de se déverser en cascade sur la rue du quai sainte Marie, par un large escalier, entre le patio Lassary, et l'immeuble de la douane. C'est à bout de souffle que je parvins à rejoindre, les miens.

En traversant la place de la pêcherie, nous ne pûmes éviter l'odeur pestilentielle de poissons putréfiés. Une fragrance, particulièrement tenace qui vous soulevait le coeur. Ce fut une fuite en avant désordonnée et un sauve-qui-peut général.

Le port sommeillait encore. Quelques lampadaires à bout de souffle, diffusaient une lumière anémiée, laissant la plus grande partie, dans la pénombre. Blanchi par de longues expositions au soleil, le ponton cimenté que nous devons emprunter pour embarquer luisait d'une clarté phosphorescente, de même, que la statuette de notre Dame de Lourdes qui éclairait la nuit dans la chambre de ma grand-mère. La famille, était déjà là lorsque nous arrivâmes. Débarrassés de nos bagages, on nous fit la courte échelle pour enjamber le bastingage du Jésus. Ce dernier un lamparo d'une quinzaine de mètres appartenait au Tio Mathias, l'oncle de maman.

Après avoir vérifié qu'il ne manquait personne à l'appel, le moteur toussota à plusieurs reprises, avant de partir comme un bronchiteux au sortir de son lit, et on largua les amarres. Sur la panne, un de mes oncles exerça une poussée vigoureuse et continue sur la proue, afin de décoller l'imposante embarcation du quai. La force d'inertie faisant, il attendit le dernier moment avant de sauter à bord. Le bateau pivota sur lui-même et se mit en ordre de marche. Ayant atteint le milieu du vieux port, nous rejoignirent deux rameurs oncle Parrain et oncle Antonio dans leurs canots. Ces deux derniers ; bien arrimés à l'arrière nous repartîmes ensemble. Je finis par demander à maman

- Où allons-nous ?

Avant qu'elle ait pu me répondre, la voix de mon oncle Antonio se fit entendre.

- À la pointe de l'aiguille.
- Et pourquoi ? répondis-je, avec curiosité.
- Parce qu'à cette période de l'année les vents dominants soufflent de l'est et le cap offre un abri sûr.

À présent, le bassin Aucour s'ouvrait à nous. Sous les projecteurs, quai du Sénégal, un cargo déchargeait son fret. L'éclairage de la rampe Valles et de la route du port se reflétait dans l'eau sombre de la darse en mille éclats. Il était quatre heures du matin quand nous croisâmes, l'horloge illuminée de la gare maritime, quai de Port-Vendres. Sur le pont, les femmes et les enfants occupaient la partie avant, les hommes étaient regroupés à l'arrière. Derrière le roof, stoïquement installé à la barre, Tio Mathias se tenait debout, le regard fixe comme un suricate aux aguets. À tribord, les buildings du front de mer, perchés sur la falaise, défilaient sur un fond de lueur artificielle. Cependant qu'à bâbord, la jetée déployait son long ruban minéral, la masse sombre d'une multitude d'embarcations, de chalands et deux docks flottants sommeillant paisiblement.

- Maria, chante-nous une chanson, dit tante marraine.
- Sans se faire prier, maman entama el Relicario.

Nous venions de quitter les eaux calmes du port et les premières vagues secouèrent le bateau qui encaissa sans broncher. La nuit était aussi noire qu'un trait de fusain et la voie lactée étendait ses constellations. L'instabilité était permanente, l'embarcation surfait sur la houle. Déstabilisé, chacun de nous s'agrippait où il pouvait. Maman entama le deuxième couplet et aussitôt s'interrompit. Prise de hauts-de-cœur, elle régurgita tripes et boyaux. Ce fut le début d'un long et douloureux calvaire. Exténuée, sans force, elle finit par sombrer dans l'inconscience. Tata marraine fit de même, alors que petit Pierre dormait comme un loir dans ses bras. Incommodé par l'odeur aigre des rejets gastriques je décidais de changer de place. À intervalles réguliers, mon oncle Louis puisait dans la mer un seau d'eau qu'il employait à laver le pont. La loupiote au-dessus du roof, laissait à peine entrevoir le contour des corps. Recroquevillés sur eux-mêmes, ils laissaient à penser aux moulages emplâtrés qui avaient figé les derniers instants de vie des habitants de Pompéi.

Depuis longtemps, les lumières de la ville avaient disparu et nous avions même dépassé le cap Roux. Le seul élément qui nous ralliait au monde était le bruit saccadé du moteur. Le jour semblait se lever, et laissait entrevoir, la sombre sinuosité d'une terre. Entre-temps, la mer s'était assoupie nous avançons à présent au ralenti, en direction de la côte. Noyé dans la brume, le soleil caché derrière des collines bleutées

annonçait l'aurore et j'avais le sentiment d'assister au premier jour de la création.

Avec sa plage de sable, l'endroit était accueillant. El Tio Mathias donna l'ordre de débarquer. Oncle Louis pilotait un des deux canots et se rangeait contre le flanc du « Jésus ». Maman et ma tante furent les premières passagères et le petit Pierre dormait toujours à poings fermés. Le transbordement se déroula sans difficulté, à part quelques cris dus à l'instabilité. Profitant de la confusion générale, sans y être autorisé, je montais avec mon cousin Mathias. Devant le fait accompli, mon oncle Louis, d'un regard sombre, nous désigna nos places, à moi à l'avant et les autres à l'arrière. La mer respirait calmement. Seul le bruit des avirons venait troubler le silence, l'horizon s'était dissous, avec l'impression d'être sur un tapis. Le « Jésus » ne flottait pas, il volait. Alors que rien ne le laissait présager, une vague, venue de je ne sais où, souleva l'esquif comme un fétu de paille qui retomba aussitôt. L'impact fut d'une telle violence que nous faillîmes être désarçonnés. Oncle Louis sentant le danger et la gravité de la situation, tenta de rebrousser chemin, mais le temps lui manqua. Alors que nous étions au creux de la première lame une deuxième nous submergea par l'arrière. Trempées, maman et tante marraine s'enlacèrent en poussant des cris comme si c'était leur dernier instant de vie. Ce duo se transforma aussitôt en trio, le petit Pierre, venait enfin, de se réveiller. Notre barreur, n'ayant plus le contrôle de la situation, ne brassait de l'air avec ses rames il finit par perdre l'équilibre et s'affala au fond de la barque. Les cris redoublèrent d'intensité, les quelques mètres qui nous restaient à parcourir, Dieu merci, nous les fîmes sur la crête de la troisième vague, qui nous projeta à une vitesse incroyable sur la grève. Après l'impact, emporté par mon élan, je fis un saut périlleux, avant de me retrouver sur le sable, les quatre fers en l'air. Choqué, pris de panique, je me mis à courir éperdument en longeant la rive jusqu'à l'extrémité de la plage. L'idée d'aller sur les lieux du naufrage me terrorisa. À présent, je me trouvais à la lisière d'un maquis impénétrable. Ce dernier diffusait une odeur âcre et médicamenteuse qui prenait à la gorge et rendait l'air irrespirable. J'étais encore sous le coup de l'émotion lorsque j'entendis un bruissement derrière moi. En me retournant, je poussai un cri, une silhouette sombre se dressait devant. Pris de panique, je détalais aussitôt, tout en évaluant avec angoisse la distance qui me restait à parcourir avant d'atteindre l'embarcation. Trouvant l'endroit inhospitalier et dangereux Tio Mathias donna l'ordre de quitter les lieux. On n'attendait que moi pour repartir. C'est à bout de souffle, que j'arrivai.

-Tu faisais quoi avec ce bourricot, là-bas ? Ça fait un moment que je poireaute me dit mon oncle Louis passablement contrarié.

- Un bourricot ? répétais-je benoîtement.

Dès que je fus à bord, il rassembla ses forces et poussa avec vigueur le canot vers le large jusqu'à ce que l'eau atteigne ses hanches. Ensuite, prenant appui sur le plat-bord, il sauta à l'intérieur, avec souplesse, saisit les avirons, et souqua comme un galérien en direction du Jésus. En nous éloignant, j'aperçus l'âne, c'était donc lui la cause de ma frayeur. Il devait être entravé, parce qu'il avançait par petits bonds comme un kangourou au milieu des broussailles.

Après la tentative avortée d'accostage où nous avions frôlé la catastrophe et essuyé les récriminations du Tio Mathias qui avait le regard des mauvais jours, le bateau mit de nouveau le cap à l'est. Le soleil continuait imperturbablement sa course et la côte défilait lentement. Enfin ! Le phare de la Pointe de l'Aiguille apparut devant nous. L'ancre larguée, la corde qui la retenait se tendit en poussant un gémissement avant que l'on s'immobilise. Devant nous, le paysage étalait sa beauté minérale. La côte à cet endroit finissait abrupte sur d'étroites grèves encombrées d'éboulis. Par endroits, la nature friable de la roche avait permis à la mer de creuser de profondes criques.

C'est l'une d'elles que choisit le Tio Mathias. Le déchargement se déroula sans incident. Seul le va et-vient des canots troublait la quiétude du lieu. On dut soutenir maman et tante marraine qui vacillaient encore. Pour nous protéger de la générosité du soleil, on déploya sur la grève, un immense calicot de jute. Tendus entre quatre perches, c'était un patchwork de sacs recyclés. À l'abri nous prîmes place sur des couvertures posées à même le sol. Pour un temps, les adultes avaient oublié leurs soucis et semblaient heureux, comme des îliens sous les tropiques, où les jours s'écoulaient paisiblement et sans à-coups, avec la certitude que, tout comme hier, le temps présent ressemblera à celui de demain.

C'étaient des moments d'insouciance collective passés au bord de la mer. Ce jour, était synonyme de liberté et nous en usions sans modération. Être, parmi ceux que nous aimions nous rendaient heureux. Pieds nus dans cet immense aquarium, nous pataugions en évitant de piétiner les oursins et les anémones ou de glisser sur les algues visqueuses. La venue soudaine d'un poisson esseulé dans ces eaux cristallines et peu profondes déclenchait l'hystérie générale. Ce dernier, esquivant nos jets de pierres accélérât l'allure, en faisant de brusques changements de direction, avant de nous filer entre les doigts. Devant le cap, à l'abri des vents d'est, le « Jésus », tenu à son corps-mort comme un galérien à sa chaîne, somnolait sous un ciel sans nuage. Les bancs de sable à la lisière des herbiers donnaient à l'eau, une couleur émeraude inimitable, pendant que le soleil à la verticale, s'amusait à traquer les ombres. Il est vrai que les bons moments passent trop vite et je n'avais ni la faculté de les retenir, ni de les prolonger. Et pourtant, je savais que ce bonheur

présent portait en lui sa part de souffrance, quand plus tard, la nostalgie le ferait apparaître comme un mirage. Sans m'en rendre compte, le soleil avait dépassé le zénith et courait inexorablement à sa perte. C'est la mort dans l'âme que je quittais ce bout de paradis où j'aurais voulu arrêter le temps. Au retour, aspergé d'embruns soulevés par l'étrave du Jésus, je grelottais, parcouru de frissons.

Nous croisions des chapelets d'oiseaux marins, pressés de regagner la côte, Au loin, la silhouette bleutée et rassurante du Murdjadjo s'embrasait des derniers rayons du soleil.

La nuit était tombée, lorsque le Jésus se rangea le long du ponton. Après quelques soubresauts le moteur finit par expirer et un grand silence s'installa, avant que je réalise que nous étions de retour sur terre. La place de la pêcherie sentait toujours aussi mauvais et les escaliers de la rue Zucconi étaient plus difficiles à gravir qu'à l'ordinaire. Mes pensées, allaient vers cette petite plage aux galets polis, perdue au bout d'un cap inaccessible et je savourais, la caresse du vent, le bercement de la mer, et la morsure du soleil sur ma peau. Ce soir-là, je m'endormis la tête pleine d'étoiles et d'oiseaux blancs tourbillonnant au-dessus de moi. Je sentais qu'à chaque battement de paupière des cristaux suspendus à mes cils parvenaient jusqu'à mes lèvres et je découvrais que le bonheur avait le goût du sel.